La logique des liens brisés

Par Rius

Le soleil de l'après-midi menaçait de me faire fondre à travers ma robe lorsque j'ouvris la portière de l'aérocar. Pourtant, je pénétrai lentement dans la maison après avoir passé douze heures au centre d'apprentissage au lieu de mes huit heures habituelles. S'il était vrai que j'avais beaucoup de choses à rattraper, honnêtement, je n'avais aucune envie de rentrer chez moi.

Nous devions en parler, cela faisait presque vingt-quatre heures que nous n'avions pas parlé et la colère qui bouillonnait en moi était sur le point d'exploser.

L'air synthétique frais me frappa le visage lorsque je franchis le seuil de la maison, me faisant pousser un soupir de soulagement. Alors que la porte se refermait derrière moi, mes oreilles perçurent quelque chose d'étrange, quelque chose qui, ces derniers jours, était devenu la norme — un silence de mort.

Pas de musique douce que Sarek jouait souvent lorsque je rentrais à la maison, pas de serviteurs discutant entre eux et, peut-être le pire de tout — pas de Spock. Pas de Spock. Rien d'autre que le battement de mon propre cœur dans mes oreilles. Il était officiellement parti avec toutes ses affaires hier.

Je posai mon sac près de la porte d'entrée et retirai mes chaussures.

« Typique », marmonnai-je.

Me dirigeant vers la cuisine, à l'extrême droite de la maison, je mis la bouilloire en marche, espérant aborder ce sujet après avoir bu un peu de thé et fait disparaître une partie de l'anxiété, de la colère et de la peur qui m'envahissaient à mesure que je me rapprochais du domaine.

Je détestais ne pas lui parler. Je détestais ce sentiment, mais au fond de moi, je savais que cette conversation pourrait très bien signifier la fin de notre couple. Il avait renié notre fils. Notre fils.

Je me penchai pour prendre les sachets de thé et, lorsque je me redressai devant le plan de travail, Sarek se trouvait dans mon champ de vision périphérique, juste derrière le seuil de la cuisine.

On dirait que je n'aurai finalement pas mon thé avant cette conversation.

Je lui jetai un regard d'une fraction de seconde, le visage aussi neutre que possible, puis repris la préparation de mon thé à la camomille dans la tasse qui, ironiquement, proclamait : « meilleure mère du monde ».

Si je n'étais vraiment que cela, mon fils serait toujours à la maison et Sarek ne l'aurait pas renié.

« Vous n'êtes pas rentrée à l'heure prévue », dit Sarek, sa voix parfaitement neutre. « Il est inefficace de modifier les horaires sans préavis. »

Comme je ne disais rien et versais l'eau presque bouillante dans la tasse, il me demanda de préciser les raisons de mon retard.

Sa voix fit simplement déborder la colère qui était en moi. Je reposai violemment la bouilloire et fixai le mur devant moi.

Les souvenirs de Spock affluèrent dans mon esprit. Ses premiers mots, ses premiers pas, mais, curieusement, un événement parmi tous les autres refusait de quitter mon esprit : sa naissance.

C'était ici même, dans cette cuisine, à l'endroit précis où je me tenais dix-huit ans plus tôt, que j'avais perdu les eaux, répandant le liquide sur tout le sol et sur les bottes de Sarek.

« Je ne comprends pas pourquoi vous insistez pour utiliser un essuie-tout à l'ancienne », demanda-t-il, alors que je commençais à déplier l'essuie-tout de sa forme cubique.

Je regardai les essuie-tout à côté de moi, puis le plan de travail où infusait mon thé, répétant dans le murmure le plus bas que je pouvais produire la réponse que j'avais donnée toutes ces années auparavant, tout en sentant les yeux de Sarek rivés sur moi :

« Parce que c'est utile. »

Lorsque je parvins enfin à le regarder longuement, son visage était un masque de calme parfait.

Je déclarai d'une voix calme que nous devions parler, mais même moi, je pouvais entendre la colère qui menaçait de déborder dans ma demande.

« Notre fils est parti, Sarek. Il est parti pour la Terre hier. La maison semble morte et silencieuse, la chaleur et la lumière ont disparu, et toi, tu restes là comme si rien ne s'était passé. »

« Spock a fait un choix », répondit Sarek en franchissant le seuil. Il se plaça directement devant moi, de l'autre côté du plan de travail, les bras croisés derrière le dos, dans la posture vulcaine habituelle.

« Il a rejeté l'Académie des sciences de Vulcain. Il a choisi une voie illogique. Par conséquent, il ne fait plus partie de cette maison. »

« Tu ne penses pas avoir réagi de façon excessive ? » demandai-je, les dents serrées pour m'empêcher de hurler.

« Je suis Vulcain. Je ne laisse pas mes émotions contrôler mes actions. »

« Foutaises ! » lançai-je, relevant brusquement la tête. « C'est ton fils ! » criai-je.

Ma colère finit par exploser devant son explication à la con. Les mots résonnèrent dans toute la cuisine, se répercutant sur les murs.

« Crier ne modifie pas les faits, Amanda. Spock a choisi de vivre parmi les humains. Il souhaite suivre ses émotions humaines. J'ai simplement accepté son choix. »

« Tu ne l'as pas accepté ! » répliquai-je sèchement, refermant mes doigts autour de la tasse.

« Tu l'as puni ! »

Le sourcil de Sarek se souleva légèrement. Sa confusion ne fit qu'alimenter davantage ma colère. Comment ses propres actes pouvaient-ils le laisser perplexe ? Je levai les yeux au ciel.

« Tu as regardé à travers lui. Tu l'as rayé de ta vie comme de la saleté sur ta botte. Tu l'as coupé de ta vie ! Ça, ce n'est pas de la logique, Sarek. C'est de la rancune ! »

Le sourcil de Sarek tressaillit une nouvelle fois. Je perçus une certaine irritation avant qu'elle ne disparaisse. Je vis son bras se raidir un instant derrière son dos avant de se détendre à nouveau.

« Contrôlez vos émotions », avertit Sarek. Sa voix descendit d'une octave. Elle était désormais plus froide.

« Pendant cette période, je serai davantage attentif à votre corps et à votre esprit », expliqua-t-il alors que j'étais plongée jusqu'aux genoux dans une contraction, penchée sur le plan de travail de la cuisine. « Je vous aiderai à supprimer vos émotions afin de rendre l'accouchement plus efficace. »

Cela n'aida pas, même s'il fit de vaillants efforts.

« Ne me dis pas quoi faire ! » répliquai-je sèchement. « N'essaie pas de me contrôler comme tu as essayé de le faire avec Spock ! »

Il resta silencieux et désigna la tasse de thé.

« Une boisson devrait être consommée lorsqu'elle se trouve à la température préférée de la personne. »

« Ne change pas de sujet. »

« Spock a déshonoré notre lignée. Il a choisi une entreprise militaire plutôt qu'une vie consacrée au pur intellect. Je n'ai pas de fils dans Starfleet. »

Je me forçai à boire une gorgée de thé. Sarek n'avait jamais tort lorsqu'il insistait pour que je boive mon thé : il était à la température parfaite et il savait exactement comment je l'aimais.

Je reposai la tasse sur le plan de travail et inspirai lorsque le véritable sens de sa déclaration me frappa.

« N'utilise pas ta culture comme excuse pour être cruel. »

Ma voix était étonnamment basse, mais très ferme.

Lorsqu'il ne répondit rien et se contenta de me fixer, je pris une nouvelle gorgée de thé et reposai la tasse, désormais à moitié pleine, sur le plan de travail.

« Tu souffres. Je le sais. Mais tu préfères briser notre famille pour toujours plutôt que d'admettre que ton orgueil est blessé. »

« Je n'éprouve pas d'orgueil », siffla Sarek.

Le mot était tranchant. Cela semblait être ce qui se rapprochait le plus d'un grondement chez un Vulcain.

Ma main se resserra autour de la tasse tandis qu'il poursuivait :

« Je ne ressens rien à ce sujet. La décision est logique. Elle est définitive. »

« Alors tu es un lâche », soufflai-je.

La pièce devint complètement immobile. Les yeux sombres de Sarek brillèrent d'une chaleur rare et dangereuse.

« Je suis Vulcain », dit Sarek, chaque mot comme un éclat de glace. « J'ai consacré ma vie à la suppression des impulsions primitives. J'ai sauvé Spock de ces mêmes impulsions. Toi… tu as choyé sa fragilité humaine. Tu as encouragé sa faiblesse. Et maintenant, il a abandonné son héritage. »

Je reculai, le détaillai de haut en bas, laissant ses paroles s'installer dans l'air. Je ne pouvais qu'imaginer que mes paroles suivantes résonnèrent dans toute la maison, car je hurlai pratiquement :

« Son humanité n'est pas une faiblesse ! C'est la partie de lui qui le rend courageux, Sarek ! Il voulait tellement te plaire qu'il s'est déchiré pendant des années en essayant d'être ton enfant parfait, rempli de rien d'autre que de logique. Et au moment où il choisit sa propre voie, tu le jettes dehors ! »

« Il a choisi contre nous ! »

La voix de Sarek se brisa enfin. Ce n'était pas exactement un cri, mais c'était fort. Elle était chargée d'une sombre pression réprimée, quelque chose que je ne lui avais jamais entendu auparavant. Cela menaçait presque de me faire sursauter, mais d'une manière ou d'une autre, je n'en fis rien.

« Il a choisi contre moi. »

Je m'arrêtai. Enfin, une petite fissure dans son armure. Ce n'était pas à propos de Starfleet. C'était une question de rejet.

Il se sentait rejeté. Il ressentait le rejet de Spock.

Je terminai mon thé aussi lentement que possible, laissant les mots flotter dans l'air. Peut-être que le silence nous aiderait tous les deux à nous calmer avant de poursuivre la conversation.

« Il n'a pas choisi contre toi, Sarek », dis-je enfin en posant ma tasse vide sur le côté.

Ma voix passa des cris à un murmure féroce et rauque.

« Il s'est choisi lui-même. Il voulait voir s'il pouvait trouver sa place quelque part. Et au lieu de lui souhaiter bonne chance, tu as fermé la porte. »

Sarek tourna le dos, faisant face au mur de la cuisine. Ses épaules étaient rigides. Il atteignait sa limite, même moi je pouvais le voir.

« L'affaire est close. »

Ce fut tout ce qu'il dit jusqu'à ce que je contourne le plan de travail pour me placer à côté de lui. Sa voix était de nouveau plate, mais je pouvais voir ses mains serrées en poings derrière son dos.

« Spock est parti. Nous ne parlerons plus jamais de lui. »

« Tu insistes toujours pour que l'enfant soit un garçon », dit Sarek, alors que je me balançais dans ses bras, savourant la courte pause entre deux contractions.

Nous en étions maintenant à la neuvième heure de contractions douloureuses et incessantes.

« Parce que c'est un garçon », répondis-je, ma voix rauque à force de gémir et de grogner sous la douleur.

« As-tu une préférence pour le prénom ? » me demanda-t-il.

« Non », répondis-je immédiatement en sentant la contraction commencer. « Mais je suis sûre que tu en trouveras un parfait— AHH ! »

« Je parlerai de lui tous les jours », dis-je, ma voix aussi tranchante que possible tandis que j'essuyais une larme dont j'ignorais qu'elle avait coulé sur ma joue, à cause de la fois du souvenir et de ses paroles.

Ma voix était maintenant stable. Je ne savais pas comment j'avais soudainement trouvé cette force.

« Je l'aimerai, et je continuerai à l'aimer parce que je suis sa mère et que c'est ce que font les parents, Sarek. Ils aiment leurs enfants quoi qu'ils fassent, et si cela rend cette maison trop illogique pour toi, alors tu peux me renier à mon tour. »

Je passai devant lui pour quitter la pièce, mais je m'arrêtai. J'atteignis le seuil avant que le souvenir ne me fige sur place.

« Oh mon Dieu, faites que ça s'arrête ! » criai-je.

Sarek était assis sur le canapé de notre salon. J'étais assise sur le bord, soutenue contre lui. Je n'avais pratiquement plus la force de me tenir assise, encore moins de lutter contre une nouvelle contraction, mais celle-ci était différente.

La pression était plus intense que la précédente.

Au sommet de la contraction, mes mains se resserrèrent autour des doigts de Sarek et un son guttural, un grognement, m'échappa avant même que je puisse songer à contrôler ce son.

« Amanda, as-tu l'impression que tu dois pousser ? »

La douleur me submergea. Je secouai la tête d'un côté puis de l'autre, pleurant, grognant, pressant mes bras contre ceux de Sarek en essayant de trouver un moyen d'échapper à la douleur.

Il descendait. Le bébé. Je le sentais.

« Tu crois vraiment », dis-je, ma voix descendant jusqu'à un grondement sourd et menaçant, « que si tu ne prononces pas son nom, il cesse d'exister. »

Je me retournai pour lui faire face.

« Que je ne continuerai pas à le sentir dans ce monde. »

Je savais qu'il les voyait. Les souvenirs que je refusais de repousser.

Les épaules de Sarek se tendirent. Il ne me regarda pas, fixant simplement le mur droit devant lui.

« C'est la seule voie pratique pour aller de l'avant. Se concentrer continuellement sur un passé immuable crée une détresse émotionnelle. Cela ne sert à rien. »

« Tu te mens à toi-même. Tu es le grand ambassadeur Sarek. Le maître de la logique. Et pourtant, tu utilises le silence comme bouclier parce que tu es incapable d'accepter le fait que ton fils t'a défié. »

Sarek se retourna pour me faire face. Son visage était redevenu parfaitement impassible. Le bref éclair de colère des instants précédents avait disparu.

« La défiance est un concept émotionnel, Amanda. Spock a effectué un calcul intellectuel. Il a évalué ses options. Il a estimé que Starfleet lui convenait davantage. J'ai simplement ajusté mon paradigme afin qu'il reflète la réalité. »

« Ton paradigme », me moquai-je en faisant un pas en avant. « Quelle merveilleuse justification froide pour jeter ton enfant. »

« C'est lui qui a rejeté son devoir ! »

La voix de Sarek s'éleva légèrement, une subtile vibration indiquant que son contrôle lui échappait.

Par impulsion, j'essayai de sonder son esprit pour y trouver quelque chose dont j'ignorais avoir besoin, mais c'était comme s'il avait une immense porte qu'il avait physiquement fermée avant de me repousser.

Je tressaillis en réaction, mais je le sentais toujours à la lisière de mon esprit, juste au-delà du seuil, comme s'il attendait que je lui permette d'entrer et d'explorer mon propre esprit — peut-être parce qu'il savait que la seule chose que je projetais était des souvenirs.

« On lui a offert un poste à l'Académie des sciences », poursuivit Sarek. « Un poste d'un immense prestige. Il l'a rejeté pour une institution humaine. Il a choisi une voie de conflit et d'exploration physique plutôt que la poursuite de la logique pure. »

« Parce qu'il est à moitié humain, Sarek ! » m'écriai-je en frappant mon front de la main. « Pourquoi est-ce si impossible pour toi de l'accepter ? Il a essayé. Pendant dix-huit ans, il a essayé d'être celui que tu voulais. Il a réprimé son rire. Il a caché ses larmes. Il a laissé les autres enfants le tourmenter simplement pour prouver qu'il pouvait être Vulcain. Et cela n'a jamais été suffisant pour toi ! »

« C'était exactement suffisant », répondit Sarek d'une voix calme.

Ses yeux étaient maintenant rivés aux miens.

« J'ai exigé l'excellence de sa part parce que le monde l'exige d'un hybride. Tu crois que le Haut Conseil le regarde avec tolérance ? Ils cherchent les faiblesses, Amanda. Ils cherchent les défauts humains. Je lui ai donné les outils pour survivre. »

« Non », murmurai-je en restant parfaitement immobile. « Tu lui as donné les outils pour se cacher, pour masquer ce qu'il était. Tu voulais qu'il m'efface de son visage. Tu voulais qu'il efface mon peuple de son sang. »

« C'est incorrect », répondit Sarek presque immédiatement.

Il s'avança vers moi et s'arrêta à quelques mètres.

« Je t'ai choisie comme épouse. Je n'ai jamais regretté ce choix. Ton humanité est… acceptable pour moi. Spock est un citoyen de Vulcain. Il doit vivre selon nos lois s'il souhaite réussir ici. »

« Eh bien, il n'est plus ici », dis-je.

La rage dans ma poitrine se transformait en une profonde tristesse, creuse.

« Il est là-bas. Sur un vaisseau spatial. Entouré de gens qui le verront pour ce qu'il est, et non pour ce qui lui manque. Et il regardera cette maison, et la seule chose dont il se souviendra, c'est que son père l'a rejeté. »

Il continua à me regarder, ses yeux ne quittant jamais les miens.

Je vis ses mains se tendre tandis que le souvenir se poursuivait, cette fois sans dialogue, sans son. Il n'y avait que lui qui me tenait, ses bras entourant mon corps tandis que j'étais assise sur le bord du canapé entre ses jambes, pleurant, criant alors que Spock décidait qu'il voulait enfin sortir et découvrir le monde.

Exister.

Les mains de Sarek restèrent fermement jointes derrière son dos.

« Il saura que les actes ont des conséquences logiques. Il a choisi de rompre ses liens avec l'Académie. La conséquence est la perte de son statut dans cette maison. »

« Alors tu me perds moi aussi », dit Amanda.

Cette fois, ce fut son souvenir qui apparut devant mes yeux. Après la naissance de notre deuxième enfant, celui qui était né bien trop tôt pour pouvoir vivre, j'ai commencé à saigner. Je regardai depuis son point de vue alors qu'on me faisait sortir de la pièce, l'odeur du fer de mon sang sur ses mains, tandis qu'il était assis sur le canapé. La peur profondément enfouie dans sa poitrine.

Il me repoussa de nouveau, cette fois je ne montrai aucune réaction, même si c'était tout aussi douloureux que la dernière fois qu'il l'avait fait.

Le silence continua, mais cette fois il était plus pesant. Les yeux de Sarek se plissèrent légèrement et il finit par parler :

« Expliquez. »

« Je vais rester chez Tav et T'Sera », dis-je, ma voix la plus stable et la plus catégorique possible. « J'y resterai une semaine, peut-être deux. Parce que là, Sarek, je ne peux pas te regarder. Je ne peux pas vivre dans une maison où l'amour est traité comme une erreur mathématique. »

Je me détournai de lui et quittai enfin la pièce. Je me dirigeai vers la chambre, trouvai rapidement ma valise et commençai à y jeter des vêtements. Je voulais simplement sortir de cette maison. Une maison de silence, de tristesse et de colère.

Le silence était assourdissant tandis que je commençais à plier les vêtements avec application. Même si notre conversation était terminée, ma colère envers Sarek refusait toujours de faiblir. Ma mâchoire se crispa et j'eus envie de jeter quelque chose.

Après plusieurs minutes de silence, alors que mon rythme cardiaque commençait à s'accélérer au point que j'étais certaine de faire une nouvelle crise d'angoisse, d'autres souvenirs envahirent mon esprit.

Mais ce n'étaient pas les miens. C'étaient ceux de Sarek et donc vus de son point de vue.

Son bras m'entoura par devant. Je paniquais. Le début de la fin, lui avait dit plus tard la sage-femme.

« Amanda, Amanda, tu dois écouter la sage-femme. »

Sarek projetait toute la sérénité dont il était capable. Je sentis son mal de tête se former tandis qu'il dépensait toute son énergie à me calmer. Il me soutenait alors que je me penchais légèrement en avant. Je me souvenais de cela, j'essayais d'écouter la sage-femme.

« Amanda, votre bébé veut nous voir un peu plus vite que prévu, c'est pourquoi la douleur s'est soudainement intensifiée. »

La sage-femme était calme, posée mais ferme, et maintenait ma jambe gauche écartée avec son coude.

« Cette sensation d'étirement et de brûlure est la pire partie. À la prochaine contraction, poussez une fois, puis soufflez. »

« Ça fait mal », m'entendis-je dire. « Non, non. »

« Si », ordonna-t-elle fermement. « C'est le seul moyen pour que la douleur disparaisse. »

Je rejetai la tête en arrière, mon corps cédant sous la pression. Sarek me soutint en me murmurant des paroles d'encouragement si bas que moi seule pouvais les entendre.

Avec une éclaboussure de liquide et quelques mouvements rapides de la sage-femme, elle brandit un Spock parfaitement formé, qui se mit immédiatement à pleurer, serrant ses petites mains en poings comme s'il était furieux contre son avis d'expulsion délivré plus tôt que prévu.

« Voilà », sourit la sage-femme. « Ne valait-il pas toute cette douleur ? »

Elle le plaça sur ma poitrine et, sans un mot, Sarek passa ses bras autour de nous.

À travers le souvenir, mes propres lèvres s'étirèrent en un sourire que Sarek avait échoué à réprimer — et qu'il avait tenté de cacher contre l'arrière de mon épaule — lorsqu'il aperçut Spock pour la première fois.

Je ne l'avais jamais su.

Qu'il avait souri.

Qu'il était réellement attentif.

Cela adoucit une partie de ma colère, une partie de mon ressentiment, jusqu'à ce que je me rappelle qu'il avait probablement projeté ce souvenir en moi dans le seul but de me calmer afin que je ne fasse pas une nouvelle crise d'angoisse.

Peu après, j'avais fini de préparer environ trois semaines de vêtements avant de finalement quitter la chambre. Je ne savais pas combien de temps cela durerait, ni même si je reviendrais un jour dans cette maison. Tout ce que je savais, c'est que maintenant que tout avait été dit au grand jour, la meilleure chance que nous avions de survivre à tout cela était de prendre de la distance et de laisser le temps faire son œuvre.

F I N